

Quand l'art se leste d'enjeux humanitaires

Le 3e Prix Croix-Rouge HEAD a distingué de jeunes créateurs concernés par leur époque

Irène Languin

Aplat sur le sol, chemises, pulls et pantalons sont soigneusement disposés, dans l'attente d'être habités. Neuf jeunes gens s'avancent pour revêtir ces habits de toutes formes et couleurs. Mais l'exercice s'avère complexe, car les pièces de cette garde-robe sont cousues entre elles. L'architecture de tissu contraint les gestes, obligeant les corps à collaborer, s'écouter, se répondre. Avant de se mouvoir, les interprètes lisent les étiquettes à l'intérieur des vêtements, où figurent des instructions. Une demoiselle saisit la main de son vis-à-vis pour se caresser le visage, une autre enlace un camarade en tricot vert. Ici, on s'agenouille, là, on lève le poing au ciel.

Intitulée *Plaza*, cette performance s'est jouée jeudi soir au Cube de l'Espace Hippomène, âme du nouveau campus de la HEAD (Haute Ecole d'art et de design). Pensée par Anne-Lise Tacheron comme référence aux places publiques, où se croisent mille vies et s'élabore la trame des sociétés, cette œuvre servait de prologue adéquat à la 3e édition du Prix artistique Croix-Rouge HEAD. Organisée par la Croix-Rouge genevoise (CRG), le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) et la haute école, cette distinction vise à encourager et honorer le lien entre art et humanité. Elle s'assortissait pour la première fois, cette année, d'un Prix du public, décerné par l'assistance et les internautes par le biais d'un vote.

Pont entre migrants et citoyens

Les cinq projets retenus par le jury articulaient donc une réflexion esthétique autour des principes qui sous-tendent l'action du mouvement international d'entraide fondé en 1864 par Henry Dunant. «L'œuvre d'art engage un face-à-face, ouvre à l'altérité, a soutenu Jean-Pierre Greff, timonier de la HEAD, au moment des discours d'usage. C'est un geste hospitalier.» L'hospitalité, précisément, constitue l'ossature de *TOC TOC*, imaginé par Valentin Dubois, titulaire depuis juin 2017 d'un bachelors en architecture d'intérieur. La proposition de ce jeune talent né à Lille en 1992 a séduit le public, qui lui a décerné son prix, doté de 2000 francs.



En haut, «Plaza», performance exécutée par des étudiants de la HEAD. En bas, Valentin Dubois avec la maquette de «TOC TOC» et le collectif MNGH muni d'objets réalisés par les participants de «Lost & Found». FRANK MENTHA

Pour son *Territoire occupé convenablement (TOC)*, Valentin s'est penché sur la problématique des migrants de Calais. «J'y ai investigué au cours de plusieurs voyages, raconte-t-il. J'ai observé qu'il y avait beaucoup de constats, mais bien peu de

propositions.» Explorant les moyens de jeter des ponts entre la population des exilés et celle des citoyens, souvent en friction, le projet ambitionne de répartir pacifiquement le territoire entre tous, de sorte que «chaque Calaisien puisse accueillir, digne-

ment, en fonction de sa motivation et de ses convictions, des réfugiés au cœur d'une ville pauvre mais généreusement humaine».

Convaincu du fait que l'hospitalité se construit à deux et ne peut s'imposer, Va-

lentin Dubois a conçu des modules pavillonnaires offrant la possibilité d'héberger une ou plusieurs personnes sur une parcelle privée au sein d'un quartier, un coin de jardin ou même une maison, en vertu du droit à la propriété. Structurées sur pilotis et faciles à construire, ces unités d'habitation permettent aussi à chacun de s'investir à sa mesure, qu'il soit réticent, ouvert ou convaincu. «L'hospitalité peut prendre beaucoup de formes, explique le concepteur. Partager son Wi-Fi en est déjà une manifestation.»

Céramique porteuse d'histoires

La rencontre entre communautés nourrit également *Lost & Found*, réalisation très aboutie du collectif MNGH qui a décroché le Prix du jury et sa dotation de 5000 francs. Dans le cadre de leur master en arts visuels TRANS- (hybridation de stratégies artistiques et pédagogiques dans un contexte social), lequel comprend la gestion d'Art lib', un édicule dans le quartier des Libellules, Margret Gyda Johannsdottir, Carisa Mitchell et Hugo Hemmi ont souhaité créer une situation d'échanges privilégiés entre les habitants de ce coin précaire de Vernier, majoritairement peuplé de migrants, et le Musée Ariana.

Ils ont organisé un atelier de céramique avec la Maison de quartier des Libellules, ouvert à tous les résidents, sur le thème du bureau des objets trouvés. «Il s'agit d'un lieu où toutes sortes de choses se côtoient, porteuses d'histoires et d'origines très diverses, souligne Hugo Hemmi. Et façonner la terre est universel: c'est un matériau ancestral, connu dans toutes les cultures, techniquement accessible à tous les âges.» Plus de 120 participants ont exprimé par la céramique leur trajectoire, jalonnée de pertes et de reconstructions, modelant souvent des ustensiles de cuisine, des visages ou des outils de la vie quotidienne.

Tenant aussi bien de l'ethnographie que de l'encyclopédie, cette poétique collection s'est vue exposée dans deux vitrines de l'Ariana durant l'été 2016. Elle a permis de nouer une relation culturelle forte entre le musée et des personnes issues de la migration. Eclairant l'hypothèse avancée durant la soirée par Yves Daccord, président du CICR: «Peut-être l'art répond-il aussi au besoin humanitaire.»

Concert

Serge Ribordy, chansons drues et belles à déguster «live» à Carouge

«**J**e connaissais le Cervin sur carte postale/Rien à dire, il est bien considérable/Et je t'attends une heure à Zermatt/As-tu pris tes cliques et tes claques?» Vision alpestre, attente déçue: au monologue amoureux répond l'évocation des rangées de magasins pour touristes, «shopping boutique à lumières couvertes». Et la batterie cogne, et les guitares fulminent. Tandis que le chant, timbre dru susurrant des mots choisis, déploie ses charmes aussi solides qu'élégants.

Les nouvelles histoires de Serge Ribordy, chanteur genevois au long cours, ont le goût des retrouvailles sans cesse répétées, toujours souhaitées. Que ce soit avec le rock, matière ancienne toujours vivace.



Serge Ribordy, chanteur genevois au long cours, livre un nouvel album rock à écouter samedi en concert à Carouge. TAJ

Comme avec le personnage, attachant Ribordy, qui a traversé l'histoire de la scène électrotrifiée du bout du lac. Trente ans

déjà que le musicien pose, à intervalles réguliers, l'un ou l'autre album bien roulé. Avec le groupe Kampaï à la fin des

années 80, avec le claviériste Gabriel Scotti ensuite pour une virée électronique. Puis à nouveau le rock. Le dernier-né a pour intitulé *Serge Ribordy Etcætera*, il est publié par Urgence Disk et sera présenté samedi à Carouge.

Pour son nouveau projet, Ribordy se coule dans une équipe bien connue. Cedric Taillefer à la batterie, Christophe Ryser à la basse, ce sont les deux tiers du groupe Hell's Kitchen. Alex Jacques aux guitares, une part des Maniacs, fleuron punk rock genevois des années 80 et 90. Quant à François Tschumy, le joueur de pedal steel, il a «jamé» avec tout le who's who musical du cru. Autant de «vieilles connaissances», indique Serge Ribordy, qui lui donnent envie de continuer. «J'amène un

squelette de chanson, les musiciens mordent dedans. Avec eux, la musique roule comme une évidence. Pour mes textes, c'est un cadeau.»

Serge Ribordy écrit à l'instinct, par instantanés successifs, attrapant des «reliques», des phrases «chopées en soirée», qu'il retient sans se presser. Il en fait les vers d'un homme d'âge mûr, soixantaine débutante: «On ne danse pas sur les tables/Ni ailleurs, d'ailleurs/On tourne-cote, on la ramène/On ne touche pas au bonus ni aux faveurs, d'ailleurs.» Echo d'un bar aujourd'hui fermé, qui faisait les nuits carougeoises encore plus belles. Ribordy l'avoue: «Je me dis parfois: «Qu'est-ce que je fais là? Encore sur scène?!» Alors je repense aux années 80, lorsque des producteurs pari-

siens m'attendaient, surexcités. Mais je n'étais pas un assidu. J'avais d'autres activités, dans la pub déjà. J'aurais dû tout abandonner? Les nuits qui n'en finissent pas, qui vous démontent, je les ai évitées. Finalement, je continue à mon gré, juste pour le plaisir.» Ce même plaisir qui devrait donner le jour à un second enregistrement du groupe nouvellement constitué. Ainsi qu'un duo, électronique, comme avec Scotti, mais en compagnie d'un autre fou de la place, Vincent Haenni, multi-instrumentiste redoutable, ex-Young Gods. Rendez-vous est pris. Sans que rien ne presse. **Fabrice Gottraux**

«Serge Ribordy Etcætera» Sa 4 nov., 20 h 30, Espace Grosselin, rue Jacques-Grosselin 31